



Chapitre I

Les lettres de Nadja et le récit de Breton

Le nom

Il y a d'abord l'œuvre, l'écrit intitulé *Nadja*¹. La rencontre d'André Breton avec Léona Delcourt en est-elle l'origine ou la cause? Elle en serait sans doute plutôt l'occasion, avec ce que ce terme désigne de contingence. En effet, dès le départ, l'amour était pris dans les rets de l'écriture.

Nadja : d'emblée elle se nomme, d'un nom qui vient d'ailleurs, d'une invention qui, pour elle, insiste plus sur un ensemble de significations que sur une référence précise à une réalité. Mais pour Breton, le « surréel » de cette nomination en dit plus sur la jeune femme que la répétition de son état civil. Le « sur-

1. Nous utiliserons l'italique pour désigner par *Nadja* le texte de Breton.





Passage par Nadja

réel » est plus exact, et mesure la discipline que s'était donnée Breton quand il voulait d'un récit qu'il soit d'une objectivité parfaite.

Mais par rapport à quoi se définissait donc cette objectivité? Nous supposons que c'est par rapport au réel qui s'engage par l'écriture. En distinguant réel et réalité, nous nous servons certes d'une distinction lacanienne. Pour Lacan, la réalité, tout ce qui fait la globalité du monde, est réglée, ordonnée, par ce qu'il appelle le fantasme. Ce qu'il appelle le réel, en revanche, c'est ce qui fait point d'achoppement à cet ordre, ce qui fait point de butée à la pensée. La difficulté, c'est l'ambiguïté de l'adjectif « réel ». Gageons d'ailleurs que cette distinction soit, pour une part, redevable à ce que Breton indique par le mot « sur-réel », c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas un au-delà de la réalité quotidienne, mais qui indique à la subjectivité un point irréductible à la négociation de la pensée. On sait que Lacan et Breton eurent pour un temps des liens amicaux et d'estime réciproque.

Le malentendu ravageur entre André Breton et Léona Delcourt tourne sans doute autour de cette distinction. Est-il trop aride de le saisir comme une différence abyssale dans l'appréhension même des mots? Est-ce faire injure au pathétique de cette rencontre? Mais justement, il y a eu, nous semble-t-il, trop de lyrisme et de pathos embrayés par certains lecteurs de ce texte, et cela a conduit à des confusions,



ou pire, à des prises de position ardentes pour ou contre l'écrivain lorsque Nadja devint folle.

Essayons de préciser : Léona Delcourt se choisit le nom de Nadja pour bien des raisons – sans doute pour rompre avec la modestie de ses origines, avec ce qu'elles interdisaient de rêver, pour garder un anonymat dans les rencontres galantes qui la faisaient vivre, pour être autre, pour se parer de l'étrangeté théâtrale de l'actrice, ressort d'un certain charme féminin, enfin, pour le symbolisme de l'espérance inscrite comme signification de ce mot russe.

Pour Breton, Nadja, dès cette nomination qui ne rejoindra pas la personne appelée selon l'état civil Léona Delcourt, devient un support du « surréel ». Et le « surréel » ne se produit que de l'écriture. Il s'agit alors d'un tout autre rapport que celui qui reliait auparavant l'artiste romantique à sa muse ou à son égérie. Il ne s'agit pas non plus d'une idéologie de l'inspiration, où le religieux latent est toujours opposé à une déréliction ou une malédiction réelle. Autrement dit, Nadja n'est pas la déesse issue d'une idéalisation et sa folie, si terrible soit-elle, n'indique pas la déchéance toujours possible en face de cet idéal.

Cette folie est sans doute à prendre dans une logique que Breton a contribué à dénuder de son pathétique, puisqu'il montre qu'il s'agit entre eux d'un immense malentendu sur le rapport qu'un sujet entretient avec le langage. Le monde de Nadja est un monde, justement, un tout, où les choses lui font signe et se

Passage par Nadja

renvoient aussi des significations les unes aux autres. Son monde est marqué par le symbolisme, comme ses dessins quasi allégoriques le montrent. Or on sait que l'allégorie a un sens réglé et fixe dans une sorte de système clos et qu'elle se distingue en cela de la métaphore. Mais pour Breton, à ce moment du moins de son œuvre, le mot ne se leste de signification que dans le surgissement de l'écriture poétique et c'est la poésie elle-même qui produit le mot.

Que va devenir la fragile Nadja au contact de celui qui radicalise et interroge à ce point les rapports entre le langage et le réel? Breton, en effet, inscrit ces rapports dans le seul surgissement de l'image poétique et met ainsi en question tous les ordres anciens convenus où les mots sont encodés dans des renvois réciproques immobiles, qu'il s'agisse d'astrologie, d'alchimie, de mystères aux confins du religieux, de systèmes enfin. L'écriture des *Champs magnétiques*¹ avec Philippe Soupault, cette expérience d'une dizaine de jours intenses d'écriture automatique, de sollicitations sans limites de l'inconscient, ne fut pas sans dangers psychologiques et Breton lui-même reconnaissait avoir été à la limite des hallucinations. L'admirable mise au point de Marguerite Bonnet sur ces questions et sur le rapport de Breton à l'œuvre de Freud éclaire tout à

1. André Breton et Philippe Soupault, *Les Champs magnétiques* [1920], dans André Breton, *Œuvres complètes*, t. I, M. Bonnet, Ph. Bernier, É.-A. Hubert et J. Pierre (éds), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.



Les lettres de Nadja et le récit de Breton

fait les enjeux cruciaux de ces expérimentations sur l'inconscient. Ils ne sont pas centrés, comme dans la cure psychanalytique, sur ce que les points vifs du langage tressent au cours des moments importants et/ou oubliés d'une vie. Ils ne passent pas nombreux par ce détour, mais directement à ce qui fait vaciller poétiquement le mot, selon ce que H. Meschonnic¹, en poète et en linguiste, disait, à propos du rythme poétique, « du sens qui court son risque ».

L'image poétique

La psychanalyse, freudienne et lacanienne, est une discipline longue et souvent douce. Elle pose la même question sur le mot qui va vers son risque, et, quasi mot à mot et syllabe à syllabe, va nouer continu et discontinu. Avec précaution, surtout s'il s'agit de patients fragiles, psychotiques, pour qui le nouage subjectif à une telle radicalité de questionnement du sens dans le langage est particulièrement précaire.

1. Henri Meschonnic, *Critique du rythme*, Lagrasse, Verdier, 1982, p. 224. Il dit encore, à propos du rythme, continu-discontinu : « Il est le passage, le passage du sujet dans le langage, le passage du sens, et plutôt de la signifiante, du faire sens, dans chaque élément du discours, jusqu'à chaque consonne, chaque voyelle ». Ce n'est pas à proprement parler un flux mais « la structuration en système de ce qui n'est pas encore système, étant ouvert, l'inachevé en cours » (*ibid.*, p. 225).





Passage par Nadja

Dans *Les Champs magnétiques*, en dépit de cette mauvaise image d'attractions qui semble fonder et garantir les relations entre les mots, Breton et Soupault éprouvent durement la précarité du lien qui unit une phrase et son ou ses sens. Ils accueillent, certes, l'insolite qui répand son charme facile d'étrangeté, mais lorsque Breton déclare dans le *Manifeste du surréalisme*¹ que l'image poétique « la plus forte est celle qui présente le degré d'arbitraire le plus élevé », on ne peut nier qu'il touche et ébranle directement, et en chaque point, les fondements du langage.

On peut comprendre alors les supplications des lettres de Nadja à Breton et ses dessins si énigmatiques comme des demandes d'amour, certes, mais surtout comme l'écart de plus en plus grand entre les systématisations alchimiques, symbolistes, ésotériques, fusions amoureuses, voyances, etc., et le désarroi qui va briser en elle le ressort fragile, presque emprunté, de la signifiante des mots. Les grandes systématisations gnostiques protègent en effet, à leur façon, la signifiante des mots en la codant d'une telle manière que le sujet y soit soumis. Elles forment des frontières à l'intérieur desquelles une herméneutique peut jouer, avec raffinement même. Tous les efforts de Nadja pour affirmer à Breton, non seulement son amour, mais sa *croyance* à ce qui serait pour

1. A. Breton, *Manifeste du surréalisme* [1924], dans *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 338.



lui une *mission*, témoignent d'une orientation délirante, dès le début de la rencontre, qui a pour but de ramasser en un tout le disparate de ces circonstances dérangeantes. N'en déplaise au lyrisme de ceux qui professent le caractère révolutionnaire de la folie, l'anticonformisme exige une assez belle santé mentale, et nombreux sont les psychotiques qui trouvent, dans l'obéissance exacte à des codes, la tranquillité nécessaire pour que le délire se poursuive à bas bruit, à peine perceptible pour l'entourage le plus proche. À l'opposé, donc, de l'hystérie bruyante ou de la névrose obsessionnelle confite dans ses exigences bien visibles.

Au fond, Nadja n'en demandait pas tant. Sa vie précaire relevait des codes – injustes, certes – qui régissaient celle des femmes entretenues par des amants aisés, avec ce piment de théâtre des actrices ou figurantes occasionnelles qui les étaye sur d'autres textes que leurs siens propres. Cela construit ainsi une étrangeté à soi suffisante pour qu'il y ait un espace de jeu par rapport aux codes sociaux. Lorsque Léona Delcourt décidait de se nommer Nadja, elle fixait en somme les bornes de cet espace de jeu, les limites de ce garde-fou, sauvegarde à laquelle il aurait fallu ne pas trop toucher. Entre Léona et Nadja il y a comme un espace fermé, comme on le dit en mathématiques, car ses limites y sont incluses. Sagesse close de cette folie, n'en déplaise aux lyrismes qui voyagent à bon compte.





Les lettres de Nadja et le récit de Breton

Mais Breton ouvrit cet espace. Pour lui, l'étrange, l'insolite ouvrait sur un infini de possibilités de métaphores poétiques et non sur un jeu de décalages enchanteurs mais dans un champ circonscrit, limité sagement par la folie elle-même. Fit-il cette confusion ?

On ne saurait trop répondre, car on aurait l'arrogance rétroactive de ceux qui savent la fin tragique de l'histoire.

Pourtant, pourquoi ne pas nous fier aux propos mêmes de Breton ? Il affirme ne pas avoir aimé Nadja, pourquoi ne pas le croire ? Il dit même à plusieurs reprises son ennui auprès d'elle, est-ce seulement pour ménager son retrait, ou pour ménager l'explosion finale du récit vers un nouvel amour ? Nous ne le pensons pas. L'attirance était d'une autre nature, fascinée sans doute, mais d'un tout autre enjeu.



L'acuité clinique de Breton

Très vite Breton sut que Nadja pouvait sombrer. Il avait eu l'occasion de connaître assez de psychiatrie et son récit témoigne de son acuité clinique.

Le 4 octobre dernier, à la fin d'un de ces après-midi tout à fait désœuvrés et très mornes, comme j'ai le secret d'en passer, je me trouvais rue Lafayette [...]. Tout à coup, alors qu'elle est peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me

